

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 25

Artikel: Théâtre de la Comédie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-213146>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

naissable entre mille, « hachent de la paille et parlent *chicrute* ». Et c'est au milieu de cet extraordinaire charabia que le conducteur lance les noms des stations successives, nullement ahuri, toujours à l'aise, empressé, poli, infatigable...

N'allez pas croire cependant que le spectacle et le « concert » soient les mêmes toute la journée. Que nenni ! Chaque heure a son public et chaque public a son heure. Il y a des heures « autochtones » et des heures « exotiques ». Le matin, par exemple, est le moment le plus reposant, car vous êtes au milieu de braves gens de la région, petits employés, ouvriers, ouvrières qui se rendent à leur travail en lisant la *Feuille d'Avis* ou la *Tribune*, ou en bavardant dans la langue du cru aux intonations si chantantes, aux expressions si inattendues que je ne me lasse jamais de l'entendre. C'est du français au moins, et combien savoureux ! Aussi, quand j'ai pu cueillir un bout de dialogue comme celui-ci : « Et ton *bon ami*, à toi, qu'est-ce qu'il *foulimasse*, maintenant ?... » « Gugusse ? Oh ! il apprend *architecte* à Lausanne et il *te fait bien sauver*, tu sais !... » je me sens tout doucement envahir par une immense jubilation intérieure...

Puis, un peu plus tard, les jours de marché, voilà que les trams se remplissent de vigoureuses et exubérantes commères portant des cabas, des filets ventrus et gonflés, de paniers énormes et débordants. Ce sont des mères de nombreuses familles, qui viennent de faire des provisions pour quelques jours. Elles ont des paniers sous elles, sur elles, sous les bras, partout, et des paniers remplis jusqu'au bord de fruits, de légumes, de victuailles plus ou moins appétissantes... Et tout à coup une odeur extraordinaire se répand, s'étale, flotte dans toute la voiture : cela sent à la fois l'oignon, le poireau, le fromage, l'orange, l'ail, le café, et comme c'est tout de même le fromage et l'ail dont le parfum domine, je vous assure bien que malgré les fleurs aussi présentes, cela ne sent pas précisément la rose !... Mais c'est d'un pittoresque achevé, et pour rien au monde je ne quitterais ma place, à moins que la plus élémentaire politesse ne m'obligeât à la céder à l'une des « braves dames », embarrassées de ses multiples fardeaux et ne sachant où fourrer elle et eux. C'est alors qu'il faut admirer la bonne volonté, la patience des receveurs, pouvant à peine circuler parmi tous ces amoncèlements, déposant à chaque arrêt les provisions et les ménagères avec une complaisance inlassable. Il arrive bien parfois que dans ces transbordements réitérés, un œuf s'écrase soudain sur le sol, pa ! ou qu'un chou-fleur aux allures indépendantes disparaît sournoisement sous le tramway, poursuivi par un oignon à longue queue qui file comme un rat dans son trou... Mais c'est si rare. Et puis l'excellente humeur de toutes ces bonnes gens n'en est pas altérée pour si peu. Au contraire, on rit, on plaisante. Et le tram reprend son vol.

A midi, autre spectacle. Les tramways sont littéralement pris d'assaut et envahis en cours de route par une armée de travailleurs qui se hâtent d'aller déjeuner ; ils font ainsi le trajet jusqu'à quatre fois par jour et sont, bien entendu, de fidèles abonnés aux cartes poinçonnées de mille trous. Autre halte, nouvel assaut. Ce sont des mininettes, cette fois. Et, ô surprise ! une bonne odeur de chocolat qui cuit, dont elles semblent tout imprégnées, flatte agréablement notre odorat : ce sont des petites chocolatières de la maison X qui, sans s'en douter, font une discrète réclame à leur chocolaterie du bord du lac... J'aime tout de même mieux cela que les émanations du gruyère, du *vacherin* ou de la *lome*. Et je contemple, attendri, toute cette jeunesse laborieuse et pressée qui pépie, jaccase, coquette. Les langues, vous comprenez, ont été toute la matinée condamnées à un dur mutisme. Quelle joie de pouvoir se rattraper et quelle ardeur volubile ! Tout le tramway n'est plus qu'une immense volière qui embaume le chocolat...

C'est dans le cours de l'après-midi que se situent les observations que mon œil, tel un objectif fidèle, et mon oreille, aussi douloureusement sensible que la membrane d'un phonographe, ont enregistrées sans pitié et précédemment reproduites. Mais c'est le soir, après une représentation ou un concert, par exemple, quand « la voiture du théâtre » s'emplit d'une façon effrayante de tous les spectateurs désireux d'éviter une course souvent longue, qu'il est amusant de se sentir écrasé par une cohue encombrante, mais combien élégante. Comme toujours, prédominance du beau sexe, toilettes de soirée,

têtes nues et coiffées avec art, ce qui est charmant. Et, contrastant avec les odeurs du matin, des parfums violents me montent à la tête. Je respire avec peine... Je m'assoupis... Je rêve que je suis enlevé dans une parfumerie ambulante par de bien jolies parfumeuses, et tandis qu'un extraordinaire mélange d'opopanax, d'héliotrope, de peau d'Espagne, de tréfle incarnat, de patchouli achève de m'étourdir, je défaillie délicieusement sous le regard veuloué de deux magnifiques yeux noirs surmontant une adorable bouche rouge qui laisse entrevoir des perles éblouissantes...

MARCEL DE FOURMESTRAUX.

On n'est jamais mieux servi... — M. X. est furieux. Il a envoyé son domestique faire une commission dont celui-ci s'est acquitté tout de travers.

— Vous n'avez pas le sens commun ! fait le maître, dans sa colère.

— Mais, monsieur...

— Taisez-vous ! J'aurais dû me rappeler que vous n'êtes qu'un idiot. Quand j'aurai à envoyer un imbécile faire une commission, j'irai moi-même.

Ouf ! — Ces jours derniers :

— Ah ! quelle chaleur !... On n'a pas même de fraîcheur pendant la nuit... C'est bientôt minuit et il y a au moins vingt degrés à l'ombre.

Pratique. — Bonjour, madame Y..., vous faites votre promenade du matin ?

— Oui, je vais me promener le matin, afin de n'avoir plus rien à faire l'après-midi.

Société pédagogique suisse de musique. — Le comité de la S. P. S. M. fera donner cet été, à Morges, un *cours de directeurs* de sociétés chorales. Ce cours aura lieu les samedis 14, 21, 28 juillet, 4, 11, 18, 25 août et 1^{er} septembre. Professeur : M. Georges Humbert.

Dix participants seulement seront admis à suivre ce cours, *entièrement gratuit* pour les candidats au diplôme de la S. P. S. M. et pour les membres de la « Société cantonale des chanteurs vaudois. » Cette association accorde un *subside* à chacun de ses membres admis au cours. S'inscrire auprès de M. G. Humbert, Lausanne, avenue de Mon-Loisir.

« CALEMBOURINADE »

Notre aimable et fidèle lectrice de la rue de *Ca-rouge*, dont nous avons, samedi dernier, publié la petite fantaisie intitulée : « Les cas » a déclenché le rouleau. C'était à craindre. Oh ! mais nous ne tomberons pas dans le panneau. Pour nous montrer bon prince, nous reproduisons encore la « calembourinaide » que voici. Elle nous est adressée si gentiment par un de nos lecteurs, que nous n'osons la lui laisser pour compte. Elle nous paraît avoir été coupée dans l'« Almanach Vermot ». Qu'importe, après tout ; la voici. Et puis *n, i, ni : fini*. Le genre ne supporte pas l'insistance ; du reste, ce n'est pas celui du *Conteur*.

L'écart de M. de Lamartine.

(dédié à Alphonse Karr)

Monsieur de Lamartine, ému d'être au rancart,
Ecrit en vers à Monsieur Karr :
Karr, auteur amusant, père de livres drôles,
Regois mes augustes paroles ;
Puisque tu fais des fleurs et que je fais des vins,
Karr, accotons nos noms divins.
Je voudrais, au soleil, lézard dans les corniches,
Karr, tôt me nicher où tu niches !
Le temps pour moi recule : en mon cœur pur miroir,
Karr, en beau l'âge te fait voir,
J'ai trop marché : veux-tu me déchausser ? et leste,
Je jette, *Karr, à bas* ma veste.
Dieu ! que ne puis-je à Nice et sur de verts gradins,
Comme *Karr, hôte* des jardins !
O *Karr, os* de mes os, *Karr dont* les mains sont
Karr, casse, brise mes entraves ! [braves

Je rassuras l'Etat, souffrant d'un mal d'entrailles,
En disant : « *Karr, avance* et *raïlle*. »
Vaillant *Karr, quand* Ledru promenait la terreur,
Karr, ton cœur soutenait mon cœur.
Et le rouge émeutier te voyant fier loustic,
Criaît aux siens : « Malheur ! *Karr hic !* »
Qui sait, en ses écrits, ce que le grand *Karr fourre ?*
Chers amis, n'avonçons : *Karr bourre*,
Chacun de tes bons mots qui nous valait du pain,
Dans mon esprit *laisse Karr peint*.
Quel temps ! *Karr, l'ome ancien* de cette vieille
Te souvient-il de ma baignoire ! [histoire,
Tu me lisais Tacite, étonnant garde urbain,
Karr haul, Karr rare, Karr à bain !
En versant, *Karr, à fond* ce vin dur dans mon
Avec moi tu savais le monde ! [onde,
Et ma reconnaissance et mon affection
Te surnomma *Karr-Nation*.
Karr, ton âge encor vert, qui permet l'espérance,
Après moi te laisse la France ;
Mais, comme moi, la France, hélas ! l'a dégommé !
Est-ce, Karr, celle que j'aimai ?
Karr quoi ! l'on nous dit : zut ! Pays qui perd la
Karr te fuit, avec *Karr je m'écarte*. [carte
Otons de nos regards ces Français sourds et laids.
Karr, o mio, Karr, ôtons-les !
Le pays qui *Karr a*, je le veux pour patrie ;
Où *Karr est*, c'est mon *Icarie*.
Ouvre-toi, *Karr, yote* où du fleuve des jours,
Triste, je veux finir le cours.

Avant et après. — Avant le mariage, Mlle X... a le menton appuyé sur les deux mains et les coudes posés sur la table.

Y..., son futur mari, la contemple avec admiration :

— Quel charmant abandon !

Un an après. Ils sont mariés. Mme Y... est dans la même position. Son mari la regardant et haussant les épaules :

— Quelle tenue, juste ciel ! quelle tenue !

A l'école. — Dans une leçon d'arithmétique, le maître demande à un élève :

— Si votre père emprunte mille francs, avec promesse de remboursement à raison de 250 francs par année, combien devra-t-il au bout de trois ans ?

— Mille francs.

— Mais, mon ami, vous ne connaissez pas le premier mot de l'arithmétique.

— Possible..., mais je connais papa !

Oubli et oubli. — Au tribunal :

Le président : — C'est la huitième fois que vous comparez pour délit d'ivresse.

Le prévenu : — M'sieu le président, je ne suis pas un ivrogne... Je bois... pour oublier.

Le président : — Mais vous n'oubliez jamais de boire.

Pensée : Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.

ALFRED DE VIGNY.

Théâtre de la Comédie. — Hier soir, vendredi, s'est ouverte la saison d'été au Théâtre de la Comédie (Bel-Air). Les dispositions nécessaires ont été prises pour assurer l'aération de la salle. Ce fut un réel succès. La comédie de Francis de Croisset, *Le Bonheur des dames* a été fort bien interprétée par des artistes qui sont déjà, presque tous, de bonnes connaissances. Il en sera donné encore trois représentations en soirée ; aujourd'hui samedi, demain dimanche et lundi.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.

Albert DUPUIS, successeur.